

FEMMES PHARES



Résidence artistique Femmes Phares

« Quelle femme a marqué ma vie ? » Question peu commune mais surtout rare ! Souvent, on entend : « Quelle personnalité a marqué votre vie ? » Comme la grande majorité des Français interrogés sur la personnalité qu'ils préfèrent, le nom d'un homme me serait sans doute venu spontanément. D'où l'importance de cette question sous cette forme, afin de faire sortir de l'invisibilité des parcours de femmes. Aujourd'hui encore, celles qui nous marquent sont celles qui ont osé, qui sont selon Pénélope Bagieu, culottées, ou rebelles comme les consacrent Francesca Cavallo et Elena Favilli. Partager des témoignages, des récits de vie réels ou romancés, tel que celui de Calamity Jane a permis aux Montbardois de découvrir des « femmes-phares ». Faire connaître ces femmes inspirantes, c'est travailler à l'égalité femme-homme en luttant contre l'invisibilité de 50 % de la population. Les grands destins sont ceux d'individus qui ont eu confiance. Donner, redonner confiance surtout à celles qui croient ne pas pouvoir, qui s'interdisent, qui n'osent pas, c'est le sens de cette démarche artistique. Souhaitons que ce recueil donne envie à d'autres, afin que par la culture on cultive l'égalité partout !

Isabelle Galmiche

*Déléguee départementale
aux Droits des femmes
et à l'Égalité femmes - hommes
(département 21)*



Direction
Régionale
aux droits
des femmes
et à l'égalité



Pages de carnet

Tournez cette page et vous pourrez partager quelques ambiances vécues ici et là pendant la résidence

Du début... À la fin

Au début, il y a la rencontre de nos trois structures : la MJC André Malraux de Montbard, La Minoterie – scène conventionnée art et jeunesse – de Dijon et la Compagnie Les Os bleus basée à Semur-en-Auxois.

Avec nos univers, nos organisations et nos missions différentes, c'est le public qui nous reliait. C'est notre envie et notre besoin de partager, de provoquer la rencontre, de s'adresser à qui ne venait pas vers nous. Hiver 2017, la MJC commence à réfléchir à une résidence de territoire avec quelques artistes des alentours. Au printemps, La Minoterie appelle la MJC avec la même idée. Les Os bleus ont déjà travaillé avec ces deux structures, le projet s'écrira à trois mains.

Au début, on a bu du café devant une page blanche. Un article sociologique sur la précarisation des femmes dans les territoires ruraux nous a fait penser à Calamity Jane qui s'est débrouillée pour vivre, librement, dans le milieu hostile du Far-west, et qui est restée célèbre pour cela. Le fait qu'elle ait marqué les esprits a provoqué l'envie de donner aux habitants de Montbard et des alentours la possibilité de rendre hommage à des femmes qui les avaient marqués. Alors, nous avons choisi de collecter des témoignages à partir desquels nous avons construit une installation plastique et sonore. Pour l'hommage à Calamity Jane, nous avons monté un spectacle avec les lettres écrites à sa fille. Et nous avons - grâce au dispositif de la DRAC « La parole aux collégiens » - proposé à des classes de troisième du collège Louis Pasteur de s'approprier cette figure. Les pages n'étaient plus blanches, elles s'écrivaient à toute vitesse. Il y a eu aussi toute une programmation avec des activités, des films, des lectures. Trois univers, trois organisations, trois missions différentes pour donner de la force à un projet, ensemble.

Trois saisons plus tard, l'idée d'en garder une trace écrite a poussé. Le directeur de la MJC, Mikaël Fauvel, s'est chargé de la partie guide et nous, Les Os bleus avons voulu transcrire des instants vécus.

Ce recueil ne rend pas compte de tout, il en raconte quelques moments. Les collectages ont créé des épisodes d'intimité avec les personnes rencontrées. Nous avons voulu rester le plus pudique possible.

Nous aimerais que ce recueil soit comme une petite branche qui reste du projet Femmes Phares. Parce qu'on espère que cette branche fera des bourgeons. C'est aussi une trace de l'exposition et du spectacle montés par Les Os bleus à la MJC de Montbard. Réaliser ce recueil nous a fait l'impression de rédiger une sorte de carnet de voyages. Dans le Montbardois. Parce que lors de ce projet, nous avons rencontré des gens très différents, visité des lieux très différents, reçu et vécu des sentiments très différents (même si l'émotion l'emporte).

Au marché

Nous sommes à Montbard le vendredi matin, et c'est jour de marché. Des odeurs, des couleurs, des bruits, du mouvement. Ça grouille, ça mâchouille, ça bidouille, ça farfouille. De derrière un rempart de miel, on enregistre un monsieur qui parle de sa mère, évoquant aussi la vie du quartier à l'époque. On retrouve des figures dont on a déjà entendu parler. Une épicière, en particulier, ses bonbons et ses illustrés. On croise aussi des gens qu'on connaît, ou qu'on reconnaît d'autres vendredis. On voit des flâneurs un petit sachet au bout du bras, des chargés de cageots empilés, des pressés aux lourds paniers. Dans les allées, il y a aussi ceux qui sont se arrêtés pour discuter, les cabas aux pieds. On a les larmes aux yeux lorsqu'un monsieur, pour nous faire le portrait d'Edith Piaf, se met à chanter chargé d'émotions et de souvenirs.

Un autre vendredi matin au marché. Ce jour-là il pleut. On fait vite fait quelques enregistrements d'ambiance sur le parking pour colorer les bandes-son qui prendront place dans l'exposition. Il pleut trop fort, on entre en courant dans la halle. C'est bruyant, c'est vivant. Les légumes et les parapluies refermés donnent de la couleur, le rouge aux joues des clients d'un stand de vin aussi. Près d'un étal de fromages, on retrouve cette dame croisée tout à l'heure qui veut nous parler de Maria Montessori. Hésitations de part et d'autre, mais on commence à s'y habituer, dégainement de l'enregistreur, on appuie sur le bouton rouge et c'est parti. L'entretien est court mais dense. On réussit à se concentrer sur la découverte de Maria Montessori par cette dame et l'influence que cela a eu sur l'éducation de ses enfants. Tout ça malgré le parfum intense de l'Époisses, le Comté et les autres. « Ne suivez pas comme les moutons ! ». Ça nous fait rire. Cela sera la conclusion de cet enregistrement et le choix de cette dame se portera sur 400 grammes de Cantal. « Et avec ceci ? ». On se dit au revoir. La dame continue ses courses. Nous on va boire un café au chaud.

C'était dur

Un jour de déambulation décourageante, après un relevé de boîtes vides, quelqu'un dans l'équipe nous a donné un numéro de téléphone. C'était urgent, la dame était très enthousiaste et impatiente de participer.

« Ouf, hahaha, excellent, il y a quand même des gens que ça intéresse. »

Hop, on appelle, des sourires plein la voix. Le coup de téléphone est étrange : le côté qu'elle nomme « féministe » de ce projet, elle n'aime pas ça. Elle veut bien faire un portrait mais à sa manière et ce ne sera pas forcément ce qu'on attend. D'accord, on redit que les gens sont libres, on rappelle l'hommage, bref on réexplique tout. On reste longtemps au téléphone mais, ouf, on a rendez-vous à la MJC. Lorsqu'on la rencontre, la dame est beaucoup plus laconique. On ressort les sourires, les explications, l'enregistreur, on fait du café. La dame veut bien être enregistrée mais pas question qu'on utilise sa voix. D'accord, mais le portrait, est-ce qu'on peut l'utiliser ? Elle devient mutique. On ressort sourires, explications, café. Oui bon, entendu, on peut, mais il n'y aura pas son nom. D'accord. On sourit beaucoup, on refait plusieurs fois du café, le rendez-vous dure longtemps.

Sur l'enregistrement, on entendra surtout les tintements de tasses à café et nos relances. En le réécoutant, on aura l'impression d'avoir traversé un désert sans vent ni courant avec deux cuillères à café en guise de rames. C'est le seul témoignage qu'on n'a pas pu utiliser.

Une personne qu'on a croisée plusieurs fois pendant la résidence nous demande de la contacter pour qu'on prenne rendez-vous. Malheureusement, chaque fois qu'elle est joignable on ne l'est pas, et c'est pareil dans l'autre sens. Cette prise de contact a reçu la palme de la plus longue et la plus compliquée de toute la résidence. Mais nous voilà enfin face à face au café. En pianotant sur son téléphone, cette personne nous annonce tout de suite, de façon claire et argumentée, qu'elle souhaite faire son propre portrait. Nous cachons notre étonnement derrière nos sourires. Nous réexpliquons l'idée de l'hommage puis nous lui proposons de parler librement : elle a sûrement au cours de sa vie rencontré des femmes qui ont été des phares. Elle se lance vite, sans hésitation et sans cesser de tapoter sur son écran tactile. Ce n'est sûrement pas le cas mais ça donne l'impression d'avoir été préparé, à la virgule près ; il ne faudrait pas déployer beaucoup d'imagination pour avoir l'impression d'assister à un cours. Un cours sur l'éducation des enfants, qui semble être sa passion. On a dit et répété, entre nous et aux gens rencontrés qu'il s'agissait d'une démarche sensible et qu'on ne pouvait pas être hors-sujet. Alors on s'attache à chercher entre les lignes ce qu'on va pouvoir extraire pour l'exposition. Évoquant une femme célèbre, un détail qu'on ne connaissait pas nous intrigue : « Mais qu'est-ce qu'on vous apprend à l'école ? » demande-t-elle. Nous sourions...

C'était bien

On a rendez-vous chez une dame, c'est la première fois que quelqu'un nous invite dans son appartement. On est toutes les trois intimidées : notre hôte de parler, nous d'écouter. On boit du thé dans de jolis bols, on lui explique encore pourquoi et comment on fait, où on en est et comment ça va se passer, là, ce matin. Elle nous dit qu'elle n'a rien préparé exprès pour donner un portrait partial d'une de ses Femmes Phares, qu'elle ne s'est jamais documentée sur la biographie complète de cette femme mais qu'elle a toujours été inspirée par tout ce qui lui est parvenu. On s'inquiète de la présence de l'enregistreur qui impressionne puis on dit : « C'est parti ? »

Ça n'est pas si simple au début. Il y a une gêne, des raclements de gorge, des sourires d'excuses, les yeux sur l'enregistreur. Et nous sur le seuil d'une intimité, on n'ose pas trop rentrer, on ne sait pas comment. Et puis les mots sensibles, simples, tracent de longues phrases en associations d'idées et des petits silences qui laissent respirer l'imagination et on est loin. L'enregistreur disparaît, nous sommes dans son histoire, nous voyons les silhouettes de deux femmes extraordinaires. Et tout ça, on nous le confie simplement, entre les quatre murs d'un appartement. Et puis c'est fini. On est revenues dans le HLM avec du thé refroidi dans de petits bols et la pudeur qui reprend sa place à notre table.

Alors on a rangé l'enregistreur, notre hôte nous a resservi du thé. On a dit « merci » plusieurs fois. On ne s'est pas trop parlé en repartant, jusqu'à ce que l'une dise « C'était bien, hein ? »

Déambulation, un mercredi, il fait beau. Quartier résidentiel au-dessus de la gare, des gens dans leurs jardins, on sent qu'on les dérange. On dépose, on propose des tracts, pas facile de provoquer la rencontre. Centre-ville, des gens dans la rue qui attendent poliment qu'on ait fini de parler pour continuer leur chemin. Une commerçante stressée qui refuse même les tracts. D'autres qui s'intéressent mais n'auront pas le temps. On se décourage un peu, puis on se dit qu'il y aura peut-être des promeneurs le long du canal. Une dame se précipite vers nous, on reprend le sourire et des ailes. Elle est paniquée : elle vient de perdre son chat. On promet de faire signe si on le croise. On commence à se dire que ce mercredi se terminera sans collectage. On fait des photos au bord du canal pour la page facebook. Une dame s'arrête, pour nous poser des questions. C'est le miracle de cette journée. Notre démarche l'enthousiasme et vingt minutes plus tard nous sommes dans son salon, l'enregistreur au milieu des tasses de thé.

À la MJC

Le soleil tapait très fort sur les vitres de la petite salle de la MJC. Nous étions toutes les trois avec trois dames du cd21. On a tombé les pulls les unes après les autres au fur et à mesure de la discussion. L'intérêt et le sérieux avec lesquels toutes ces dames ont considéré notre projet nous avaient d'abord touchées. On nous a dit que notre café était très bon. Edith Piaf et même Renaud et Brel sont passés, on a discuté musique. Et puis, une vie de violence sauvée par Françoise Dolto, une mère regrettée, une sœur partie trop tôt, la vie d'un quartier montbardois au temps d'une jeunesse. Dans la pièce d'à côté, des joueurs de dames commentaient le jeu de leurs voisins de table. Les bruits de tasses et de la boîte à sucre, l'enregistreur au milieu sautillant quand l'une ou l'autre ponctuait sa narration à coups de mains sur la table. Trois femmes, trois parcours, trois portraits. Des voix douces, timides, rocailleuses. Beaucoup de rires, des francs et puis ceux qui excusent les larmes au bord des yeux. Mais comment raconter tous ces regards ? Et ces silences ? Et nous trois nous sentant si petites et tellement émues parfois au milieu de ces grandes dames. Et ces grandes dames n'étaient pas toujours celles des portraits. Mais souvent celles qui les racontaient.

On est à la MJC, encore, tôt le matin. On a bien expliqué le projet, c'est plus difficile que d'habitude parce que nos interlocuteurs se retrouvent ici pour apprendre le français. On passe de groupe en groupe avec l'enregistreur. Une personne qui précise qu'elle tient à rester anonyme, raconte une guerre, et fait le portrait d'une sœur. Sa sœur, résistante, qui se faufilait ailleurs à la nuit tombée, et tenait des nuits entières de conciliabules au sous-sol avec des hommes armés. Dans un pays, nous sera-t-il précisé, où les femmes d'habitude tiennent leur place : au foyer. Un homme nous parle d'une sainte, le nom est prononcé dans sa langue, et c'est seulement tout à la fin de l'entretien qu'on comprendra que c'est Mère Thérésa. Les sourires de ces gens qui ont fui des situations inhumaines pour arriver ici, et continuer de se battre pour apprendre notre langue, comprendre nos mœurs, leurs accents, leurs souvenirs, nous émeuvent à chaque fois. Valéria ne parle pas encore très bien mais elle commence le portrait de « mon amie », Ling l'aide, d'un mot ou d'un sourire, bien que le français soit pour elle aussi encore un défi. Et puis on comprend que « mon amie », c'est Ling. Et puis Ling aussi raconte « mon amie », et c'est Valéria. « Rendez-vous à l'Intermarché » disent-elles en chœur, c'est leur rendez-vous préféré. Elles viennent des antipodes, ne maîtrisent pas vraiment de langue commune, sauf celle de l'amitié.

Pour le spectacle

Dix ans avant, le premier spectacle de la Cie s'appelait « Calamity Jane, lettres à sa fille ». Calamity Jane est une de nos Femmes Phares. Alors on a remonté ce spectacle. En partie au collège, en alternant répétitions et ateliers avec les classes de troisième ; en partie à la MJC. On pensait que ce serait rapide, on l'avait déjà fait, et qu'avec trois semaines de répétitions on s'en sortirait. Alors on a aussi décidé de retraduire toutes les lettres. Traduire c'est trahir dit-on, ou annexer selon Victor Hugo, alors ça a soulevé beaucoup de questions, ça prenait du temps et encore du temps. Et la première semaine de répétitions est arrivée, on n'avait pas toutes les lettres, une comédienne était aphone, un camion est tombé en panne, le calendrier millimétré devenait menaçant.

Intéresser les collégiens n'a pas été si évident. Cette histoire leur semblait vieille, Calamity Jane bizarre. Jouer sur scène, en direct, sans micro ni caméra leur faisait peur. On est allés voir un spectacle en répétition à La Minoterie. C'est là, dans la « salle verte », en discutant après la répétition que ça s'est débloqué, on a senti que malgré le dépaysement, ils montaient dans la calèche.

D'habitude, en résidence, on est dans une « boîte noire », une bulle où le travail impose son rythme, ses horaires, et occupe tout l'espace. Au collège, on s'était installées exprès dans une salle vitrée en plein milieu du hall, pour que les élèves nous voient travailler. Toutes les 55 minutes la sonnerie annonçait les troupeaux qui envahissaient les couloirs de cavalcades rugissantes. À la MJC, on arrivait aussi dans un lieu bien habité. Il y avait de vieux messieurs jouant à la belote dans la salle d'accueil et nous, avec nos sacs et nos ordinateurs. Il y avait Apolline et tous ses papiers dans les mains. Quentin qui préparait des cafés. Et des gens qui sortaient des salles avec des accordéons ou des figurines en carton. Des jeunes gens vautrés sur les canapés avec un casque sur les oreilles. On nous regardait bizarrement et nous regardions bizarrement les gens qui nous regardaient bizarrement. Mais très vite, on nous a fait entrer dans la maison. On nous faisait du café, nous avions un étage du frigo qui nous était réservé. « Calamity Jane ? La femme cow-boy ? » « Ah bon ? Elle a écrit des lettres ? » « Elle va tirer à la carabine ? » « Vous venez d'où ? » « Vous faites quoi ? » « Vous avez suffisamment chaud dans la grande salle ? » « Vous voulez qu'on vous aide à porter ? » « Vous voulez un café ? » « Il y a de la tarte. » On avait les clefs de la maison. Et lorsque nous partions tard le soir après les répétitions, on éteignait la lumière en se disant que le lendemain matin, on allait revenir travailler un peu chez nous, un peu chez les autres. Dans la maison de tous en fait.

Au bureau

Dans notre bureau, il y fait chaud. Ça tombe bien, dehors c'est le terreux de l'automne et ses pluies et son froid. On y est jusqu'à tard le soir, les week-ends on y vient aussi. Seules, en duo, ou en trio. On y vient déposer nos trésors. Les enregistrements qu'il faut écouter, décrypter parfois, morceler. On rapporte la récolte des boîtes de collectage : des dessins, des petites notes sur des feuilles de cahier arrachées, des pliages, des photos. On étale, ou bien on empile, on dissémine, on punaise. « Et comment va-t-on s'y prendre ? » On refait du café.

On ramène aussi des sachets de petites victoires, des graines d'inquiétude, des plumes d'enthousiasme. Puis des valises de doutes et d'interrogations. C'était bien de pouvoir appeler Agathe, Samuel ou Mathilde à La Minoterie quand les questions faisaient des nœuds.

« Et si on fonctionnait avec trois espaces ? » Petit à petit, l'exposition se dessine dans nos paroles, dans nos carnets. Les témoignages des gens nous bouleversent, nous font rire et défilent aussi dans le bureau les silhouettes de nos propres femmes. Colette est assise près du frigo, Barbara chantonner sur le canapé, Frida Khalo est appuyée contre la fenêtre. C'est alors que Calamity Jane a fait son entrée. Au bureau, elle y est restée des mois, on n'avait même plus d'avoine pour son cheval Satan. Ses lettres ont été scrupuleusement traduites. Son allure, son visage, sa voix s'affranchissaient des quelques photos qu'on avait. Et puis, des heures de lecture à la table sur laquelle s'empilaient les gamelles du frichti du midi, les crayons, les feuilles, les livres. « Ça lui fait quel âge sur cette lettre-là ? » On refaisait du café. La carte des États-Unis déployée par terre, on a fait le voyage avec elle. On a fait le voyage avec beaucoup d'autres. Toutes ces femmes dans notre bureau, leurs voix à travers celles des gens rencontrés, et nous, à nos tables de travail, la tête penchée sur nos cahiers. Notre bureau était plein à craquer. On a explosé notre budget dévolu au café.



Portraits

Tournez cette page, vous y trouverez des portraits collectés pendant la résidence.
Ici nous les avons rédigés librement à partir des enregistrements, et là, ils ont été
écrits par des participants de l'atelier d'écriture

Un portrait de Michèle, la maman de Julien

Lorsqu'il parle de sa maman, Julien se souvient surtout de l'absence. Avant l'absence, il y a sa joie et son ouverture, son écoute. Ensuite elle est à l'hôpital, elle y reste longtemps.

Il y a les images de l'enfance : ils font des crêpes, ils partent au ski en famille, elle lit « Le poisson arc-en-ciel », les fêtes de famille pendant lesquelles elle était tellement joyeuse. Puis il y a l'hôpital, le souvenir que les enfants ont dû se débrouiller seuls, parce que leur père ne rentrait que le matin. C'est un matin que Julien se souvient avoir su qu'ils ne la verrait plus.

Le souvenir de l'absence se diffuse, prend de la place dans l'image, gomme la précision des faits, des traits.

« J'ai beaucoup oublié, j'aimerais avoir encore plus de souvenirs. Je sais qu'elle me regarde mais je ne pense pas à elle tous les jours ».

Sur la photo que Julien nous a confiée, Michèle joue de la guitare sur une pile de planches brutes, le ciel est dégagé, elle a un air mutin.

Un portrait de la sorcière du village par une jeune femme

Je voudrais rendre hommage à une femme de mon village. Je voudrais la rendre belle. Elle s'appelait Marie-Rose.

Quand j'étais gamine, dans les hauteurs de Rougemont, il y avait une vieille ferme qui avait l'air abandonnée. Tous les ans, nous les enfants, on passait dans les maisons pour récolter des choses à vendre pour la kermesse de l'école. Mais dans cette ferme-là, c'était les plus téméraires qui s'y rendaient, j'en faisais partie. La maison était de guingois, le lierre avait tout envahi, un portail rouillé qui grinçait. Tout était délabré, ça puait, les chats n'avaient qu'un œil. C'était la maison de la sorcière. Elle était habillée tout en noir avec un chignon poivre et sel. On avait un peu peur. C'était une sorcière et dans nos têtes d'enfants, elle ne pouvait que faire des trucs de sorcière. À cette époque, on allait aussi au dépotoir. C'était super pour se faire des cabanes. Un jour, au milieu d'un tas d'objets et de meubles, je tombe sur une pile de lettres. Comme je collectionnais les timbres, je les ai emmenées chez moi. Dans ma chambre, je découpe les timbres et à ce moment-là, ma mère m'appelle pour le dîner. Je mets la pile de lettres dans une boîte à chaussures et je la range sur le haut de mon armoire. J'avais 10 ans.

Dix ans plus tard, je viens en visite chez mes parents. Ma mère me demande de

faire du tri dans ma chambre. Au-dessus de mon armoire, je tombe sur la boîte avec les lettres. Je lis. « Ma chère Marie-Rose, je suis au pré avec les vaches. La vache untel a mis bas. Je suis sous un arbre et je pense à toi. Ton aimé Jean. » C'était une lettre vraiment magnifique, je suis désolée je ne la connais pas par cœur. Mais c'était vraiment beau. Je demande à ma mère qui est Marie-Rose. Elle m'explique et je comprends que c'est la sorcière. Alors j'ai décidé d'aller la voir. Je me suis présentée en lui parlant de ma grand-mère, ça a été une bonne introduction. À l'époque, j'habitais dans les Hautes-Alpes et je faisais des transhumances ; elle était ancienne vachère et m'a donné des conseils : porter des chaussettes de laine, me préparer des décoctions de gentiane, des remèdes d'un autre temps. Je suis revenue plusieurs fois. Mais je n'arrivais pas à lui avouer que j'avais lu ses lettres, ça me gênait. Un jour, longtemps après, c'est elle qui m'a dit en roulant fort les r : « Pourquoi donc t'es là ma fille ? » J'ai pris mon courage à deux mains, je le lui ai dit. Elle m'a alors raconté qu'à l'époque où j'avais trouvé ces lettres au dépotoir, elle ne possédait plus grand chose. Elle avait engagé une femme pour l'aider au ménage et ne pouvant la payer, elle lui avait donné une maison. Cette femme avait vidé la maison et tout jeté. Et dans ce qu'elle avait jeté, il y avait ces lettres. Elle m'a demandé d'aller les chercher. Je suis revenue et je lui ai tendu la boîte. Elle m'a dit : « Je ne peux pas, je ne vois pas clair. Lis-moi les lettres. » J'avais 20 ans, elle 80, et je lui lisais les lettres que Jean lui écrivait lorsqu'elle en avait 16. Jean, c'était son mari, l'amour de sa vie. Il était mort jeune, ils n'avaient pas eu d'enfants. Elle avait pris le deuil très tôt. Elle m'a dit : « C'est la dernière chose qui me reste de lui. Ma jeunesse tient dans ta boîte à chaussures. » On a pleuré toutes les deux. La lecture de ces lettres nous a encore plus rapprochées. Puis je suis repartie dans les Hautes-Alpes. Un jour, ma mère m'a appelée pour me prévenir que Marie-Rose était mourante. Je suis revenue pour lui dire au revoir. La chemise d'hôpital était blanche, elle avait les cheveux détachés, ça m'a fait bizarre. C'était la première fois que je la voyais en blanc. On a encore parlé, parlé. « Ne sois pas triste. Je suis heureuse de partir, je vais le retrouver enfin. » Avant de la quitter, mon réflexe a été de la recoiffer. C'était une vraie amitié qu'on avait toutes les deux.

On raconte plein d'histoires aux enfants. Mais moi, j'ai l'impression que le merveilleux est arrivé dans ma réalité, c'était ma réalité. Ce merveilleux est ce truc qu'on a vécu ensemble, une histoire qu'on trouve dans les livres. Par le biais d'une lettre d'amour d'autrefois, on s'est rencontrées. Deux temps se sont rencontrés. La rencontre, ça n'est pas qu'une conversation ou quelque chose de matériel. On s'est rencontrées par l'émotion, par l'amour. Cette histoire encore aujourd'hui me met en mouvement. Je souhaite à tout le monde de vivre quelque chose comme ça. C'est la plus belle histoire de ma vie. Sur mon lit de mort je penserai encore à Marie-Rose. Elle était tout sauf une sorcière. Il n'y a plus de dépotoir. Dommage. Parce que dans un dépotoir, j'ai trouvé un trésor : cette rencontre entre elle et moi.

Un portrait de l'institutrice, par le village de Senailly

Yvette Menault, institutrice de 1952 à 1965 a beaucoup marqué le village de Senailly. À Senailly donc, d'anciens élèves ont été invités par l'association « Au coin du feu » pour nous raconter Yvette Menault pendant toute une soirée.

Voici un portrait un peu échevelé, allant de ci de là, d'après un enregistrement très vivant, ponctué de rires, d'aveux (« Toi, elle disait que tu étais un fainéant » apprendra un des participants).

Yvette Menault habitait la maison à côté de l'école. Elle connaissait tout le monde, tout le monde la connaissait, mais elle n'avait pas vraiment d'amis. Elle n'avait pas réussi son permis et ne partait jamais. Elle tenait seule une classe qui accueillait 30 ou 35 élèves ; tous les niveaux, de la section enfantine au Certificat d'Études. C'était une personne de l'époque de l'autorité, autorité qu'elle ne régulait pas, une époque où personne n'aurait mis en doute la parole de l'instituteur. C'était aussi un temps où l'éducation des enfants était l'affaire de tout un village. Le maire, le curé, le garde-champêtre et l'institutrice ouvraient l'œil. « On rasait les murs dans le village. » « Fallait pas qu'elle nous voit dans les rues le jeudi si on avait compo le lendemain. »

Le matin, les garçons rentraient le bois de l'école et celui de la maîtresse. Puis tout le monde se rangeait face au bureau pour chanter tandis que Mlle Menault prenait son petit déjeuner. C'était un temps aussi de discipline et de rituels où la plupart des enseignants étaient investis d'une mission. Pour Yvette Menault, tous devaient réussir, et par tous les moyens. « J'avais les doigts en sang » « On appréhendait tout le temps ». Ils se souviennent du plus grand qui avançait la pendule à l'aide d'une règle, des plumes chargées d'encre qu'on secouait derrière elle pour tacher sa robe (même qu'une fois elle s'était redressée brusquement et la plume lui avait piqué les fesses), les bons-points et les images piqués pendant la récréation. On entend beaucoup le mot « calotte » sur l'enregistrement : « Trois fautes à la dictée, trois calottes » « Ça calottait sévère » « Et le pire, c'était pour ma communion. À l'époque, on invitait le curé et l'institutrice, donc elle faisait un cadeau. Parce qu'elle m'amenaît le cadeau, c'était un chapelet, il fallait que je l'embrasse pour la remercier. Elle m'avait foutu trois calottes dans la gueule le matin. »

Des enfants ont fugué pour échapper à l'école. Un ancien élève se rappelle parfaitement de l'orthographe de « parmi » : « Parmi ni t ni s, parmi ni t ni s, parmi ni... » s'est-il mis à réciter, jusqu'à ce que quelqu'un l'arrête. Il l'a autrefois copié 500 fois. Il ne l'a plus jamais oublié. Un autre se souvient qu'étant lent dans son travail, il arrivait avant l'heure de la classe, repartait après et y passait l'heure du déjeuner.

« Elle venait manger ses biscuits au-dessus de mon cahier. Il y avait des miettes qui tombaient dans le cahier. C'était de la provocation. »

Mme Menault aimait les biscuits, les petits-beurres, le chocolat et le sucre. Un autre élève a raconté qu'il en détournait de son placard lorsqu'il était de corvée de bois pour se venger de ses méthodes d'éducation musclées. D'autres, qu'ils se vengeaient aussi sur son chat. Ils se souviennent qu'elle le cherchait tout le temps, son chat.

Ils la revoyaient en robe, surtout une blanche avec de grosses fleurs, et de grandes chaussettes de vétérinaire. « À la fête de Viserny, elle dansait. » « Je l'ai vue rire, à des repas. »

« Quand je n'étais pas encore scolarisé, j'attendais sur les marches qu'elle m'ouvre la porte et elle me faisait entrer dans l'école. »

Elle faisait énormément de choses : calcul, poésie, sport, théâtre en fin d'année, voyages scolaires etc. Et l'étude, de 5 à 7.

« À six ans, on savait lire et écrire. »

« C'était un Hussard de la République. »

« On ne l'a jamais vu avec un homme. Ni avec une femme. », « Avec son chat ». »

Sa vie, c'était l'école. Tous les jours de la semaine, tous les jours de sa vie.

Pendant cette réunion émouvante et drôle, une multitude d'anecdotes ont fusé, nous ne pouvons pas toutes les transcrire, en voilà une dernière :

« J'avais eu ce livre comme prix. Je devais le lire pendant les vacances parce qu'on était interrogés dessus à la rentrée. Je ne l'avais pas lu bien sûr. » Ayant à rendre son devoir le lendemain, l'enfant a bien été obligé de regarder le livre. Il y a trouvé une phrase qui lui plaisait, alors il a recopié toute la page. Approximativement cinquante ans après, ce monsieur nous récite cette phrase qui lui avait tant plu, extraite d'un livre qu'il n'a jamais lu : « Le laboureur retourna la terre harmonieusement et parcimonieusement. »

Un portrait de Simone Veil par Jocelyne

C'est une femme qui m'a beaucoup marquée. Elle fait partie de celles qui ont contribué à la libération de la femme. Elle a tenu tête aux hommes qui n'aimaient pas les femmes au pouvoir. Je me dis que si aujourd'hui la femme a cette place dans la société, et si aujourd'hui on décide de notre vie, c'est grâce à elle en partie.

Je ne suis pas féministe ni sexiste, on a besoin des hommes. Mais avant, les hommes voyaient les femmes comme des sous-humains. Moi, j'ai pu faire mes choix moi-même et les assumer. J'ai toujours travaillé, j'ai eu des enfants, des petits enfants. J'ai décidé de partir à dix-huit ans, j'ai dû l'annoncer à mon père. Je suis d'une génération charnière, les hommes étaient dominants, la femme était asservie. Elle n'existe pas pour faire des enfants, le ménage et la cuisine.

Simone Veil a été à l'origine des prises de décision pour l'avortement. Elle a dû forcer, monter le ton, elle a dû s'affirmer réellement, elle a fait face aux moqueries des hommes, elle a été forte.

Quand j'avais 16 ans, je trouvais des pilules contraceptives dans mes poches de manteau. Ma mère cachait sa pilule et elle n'avait pas de chéquier. Elle a eu beaucoup d'enfants, neuf. À sa dixième grossesse elle a fait faire une fausse couche par une faiseuse d'anges. Ça ne s'est pas très bien passé... Mon père ne voulait pas qu'elle travaille mais dans les années soixante-dix, comme on était très pauvres, elle est allée contre son avis et a trouvé une place comme gardienne de nuit à l'hôpital. La nuit, les enfants dorment. Le matin je l'aidais un peu pour qu'elle puisse dormir, elle aussi, en rentrant. Mais le week-end elle ne pouvait pas : mon père ne le supportait pas. Mon père et mon grand-père étaient dominants. Elle s'est levée, à 44 ans, elle a passé le diplôme d'aide-soignante, même si elle faisait partie de cette génération de femmes soumises.

Simone Veil est une femme dont j'ai entendu parler toute ma vie. Lorsqu'elle est morte, j'ai lu plein d'articles sur elle, j'ai regardé ses prises de parole, à l'Assemblée. J'ai découvert des choses que je ne connaissais pas. Sa mort m'a vraiment beaucoup touchée. Je ne m'y attendais pas.

J'ai eu une grand-mère formidable, un peu pionnière. Elle a eu ma mère à 16 ans. Elle était fille-mère. Elle est allée accoucher chez les bonnes sœurs, elle est revenue avec son bébé, elle a trouvé un père, bien sûr, elle s'est mariée. À l'époque il fallait se marier. Elle ne l'aimait pas. Elle n'a aimé qu'un seul homme : son premier amour, le père de ma mère. Le jour où elle a été enceinte pour la septième fois, elle a dit à mon grand-père « Toi, tu ne mets plus les pieds dans la chambre. Tu ne me toucheras plus jamais. ». Il ne l'a plus jamais touchée. Elle était mariée avec cet homme mais elle

disait toujours « Je vais attendre qu'il meure pour pouvoir commencer ma vie. » Elle avait préparé un dressing avec 150 paires de chaussures, 200 robes, des chapeaux pour pouvoir voyager. Ça a été le rêve de sa vie. Déjà, il y avait des femmes qui se rebellaient. On sait bien que les choses ne se font pas du jour au lendemain.

Simone Veil était une précurseuse. C'est vraiment un exemple à suivre je crois, même encore aujourd'hui les hommes ont tendance à ne pas vouloir nous accorder trop de pouvoir.

Il y a des femmes exceptionnelles dans tout temps. Il n'y a pas que celles qu'on voit à la télé qui sont exceptionnelles. Il y en a plein autour de nous, plein.

Les Femmes Phares de l'atelier d'écriture

Le 22 novembre 2017, les participants de l'atelier d'écriture de la Bibliothèque Jacques Prévert de Montbard, animé par Eliane Brodzicki, la directrice, ont accepté de s'inspirer de la thématique de la résidence pour écrire des textes.

Voici la consigne que nous avons proposée :

Vous faites le portrait d'une femme inspirante, réelle ou imaginaire, connue ou inconnue, qui a marqué votre vie, à laquelle vous souhaitez rendre hommage...

Les contraintes de forme (au choix)

Un gros plan : la personne est vue de très près, on ne voit que son visage, sans arrière-plan.

Un plan moyen : la personne est vue d'un peu plus loin, coupée à la taille, avec un bout d'arrière-plan (décor, objet, paysage).

Un plan large : la personne est en entier, avec un arrière-plan important. Elle est décrite dans son contexte.

Un travelling ou galerie de portraits : plusieurs femmes défilent sous nos yeux, elles sont effleurées, avec arrière-plan ou pas.

Vous introduisez dans votre portrait au début, au milieu ou à la fin un point de vue subjectif, une phrase engagée qui est le reflet de la pensée du narrateur (Par exemple : c'est pour ça que je l'aime).

Enfin, dans la mesure du possible, votre portrait n'excède pas une page.

Elle, dès le début.

On m'a toujours dit que je ressemblais à ma mère. Ça me hante. Ça me hante car elle m'a appris à ne pas aimer son visage, ni son corps d'ailleurs. Elle m'a appris à ne pas m'aimer car je lui ressemble effectivement en tous points. Et pourtant elle était belle. Je l'ai trouvée belle à chaque âge de sa vie, tout en apprenant à détester lui ressembler autant qu'elle se haïssait elle-même.

La mère que j'ai préférée toutefois est celle d'avant ma naissance, lorsqu'elle n'était pas encore ma mère. Elle avait tout juste vingt ans. J'ai cette photo d'elle accroupie dans la neige, moulant une boule qu'elle prévoit de lancer à mon père qui tient l'appareil. Le pied droit bien posé en avant cependant qu'elle repose sur son talon gauche en une posture à la fois stable et légère, elle semble prête à se déplier comme un ressort, l'air taquin de celle qui ne va pas hésiter à bombarder le photographe. C'est son visage que j'aime sur cette photo, ce visage auquel j'assumerais de ressembler. Assez rond, comme le mien aujourd'hui, lisse, plein, doux comme ceux des femmes enceintes. La tête couronnée de ses tresses brunes enroulées à l'ancienne, elle sourit, les pommettes adoucies par la plénitude de la grossesse. On ne voit pas son regard derrière les lunettes de soleil mais on le devine ouvert, franc, direct. C'est peut-être la seule chose qui n'ait pas changé en elle, ce regard. Elle oubliait tout ce qu'elle n'aimait pas en elle en plantant ses yeux directement au fond de la relation. J'aime la manière dont les lunettes s'inscrivent de part et d'autre de son nez droit, le raccourcissant légèrement. Le visage levé vers l'appareil, ce nez semble même retroussé et ponctue joliment le large sourire qui se forme autour des mots qu'elle vient de prononcer. Elle ressemble à Ingrid Bergman. Et j'aimais Ingrid Bergman, surtout depuis que j'avais lu qu'elle détestait ses pieds trop larges pour les escarpins de star et qu'elle assumait de porter des chaussures plates en dehors de la scène malgré ce qu'en disaient les chroniques mondaines. J'aimais qu'elle assume ce qu'elle n'aimait pas en elle.

Ma mère, elle, n'aimait pas son nez. Elle le trouvait trop long. Et elle ne l'assumait pas. Plus tard, maintes fois j'eus même le sentiment qu'elle me jalouxait le mien qu'elle disait « le plus beau de la famille », mais en réalité elle adorait que l'on répète à l'envi que je lui ressemblais car elle pouvait s'approprier un peu de la beauté de ce nez. Elle avait trouvé très jeune qu'elle pouvait détourner le regard des gens vers sa bouche et s'était exercée à faire la moue des starlettes de l'époque, une moue au cours de laquelle elle faisait ressortir ses lèvres en une esquisse de baiser tout en aspirant ses joues de l'intérieur afin d'accentuer une vague ressemblance avec Sophia Loren que lui avait reconnue ses amies de lycée. Avec l'entraînement elle devint capable de conserver cette moue en souriant et même en parlant, ce qui lui découvrait les dents d'une manière prédatrice que je trouvais effrayante. Ses joues qui se creusaient

faisaient ressortir ses pommettes comme des récifs au-dessus d'une mer dangereuse. Et plus se creusaient ses joues et s'avançaient ses lèvres en un rictus artificiel plus je sentais combien elle ne s'aimait pas, combien elle aurait voulu être autre, et moins je voulais lui ressembler. Ma mère, ma pauvre mère... Si au moins elle s'était laissée aimer par cette enfant qui n'aspirait qu'à la douceur première de ce visage plein et doux probablement contemplé à chaque tétée jusqu'à ce que tout se passe mal, très vite. Oui. Si au moins.

E. Personné, le 15 novembre 2017

Marlaguette

La première fois que je l'ai vue, je ne l'ai pas trouvée jolie.

Un crâne étroit trop allongé, couvert de mèches noires et gluantes, un teint jaune et les traits fripés autour d'un nez plutôt busqué... Une vieille sage, une chamane.

Posée toute nue, là sur mon ventre, attentive, tranquille et confiante, comme si elle était déjà prête, après son périlleux voyage, à l'aventure de l'existence, et à faire bon usage du monde.

Et puis nous nous sommes regardées, ses grands yeux sombres m'ont fixée avec tant d'attention, de sérieux... comme pour dire, voilà, je suis là, ne t'en fais pas, ça va aller.

Cet air de grande sagesse sur son visage de nouveau-né, cette confiance, cette sérénité était vraiment impressionnante... Tout s'est calmé autour de nous, les appareils se sont tus, et la lumière tamisée.

Et j'ai eu très faim, tout à coup.

Cette fille-là m'a souvent mise en appétit. Après avoir allaité, je fonçais vers le frigidaire. Il y eut aussi ce jour, où je la couvrais de baisers, j'ai eu envie de la croquer, et que j'ai dû la mordre un peu, parce qu'elle a cessé de rire, m'a regardé interloquée, et a commencé à pleurer.

C'était un bébé très facile, aimant rire, manger, et dormir, goûtant à tout, aventureuse ; curieuse des choses et des gens. Elle les regardait droit dans les yeux et elle souriait gentiment.

Et quand dans le bus ou dans le métro, pas un regard n'accrochait, elle était fort désappointée.

Quand elle a eu 8 ou 9 mois, je l'ai confiée à une nourrice, ce fut notre première brouille et la dernière aussi je crois.

Il n'y avait pas de nécessité, mais j'ai voulu nous y obliger.

Quand je suis allée la chercher, elle a tourné la tête, d'un air hautain et dédaigneux, évitant mon regard, ostensiblement. Il a fallu, ensuite, une grande heure de câlins et

d'excuses pour qu'elle veuille bien passer l'éponge.

Le lendemain, le même scénario. Ça a duré plusieurs semaines. Laquelle de nous deux a cédé ?

Récemment on en a parlé, j'ai rappelé qu'au même âge, moi aussi, j'ai été séparée de ma mère, laquelle elle-même l'a été...

Ça ne se reproduira pas : cette fille-là n'est pas du genre à céder aux injonctions.

Elle avait deux poupées Barbie qu'elle serrait l'une contre l'autre, le plus étroitement possible. Pendant des heures, très concentrée. Elle chuchotait, très tendrement, mais se taisait quand j'arrivais. Je n'avais pas le droit d'entendre, c'était secret.

Secrets aussi, ses amoureux. Ça ne nous regardait pas. Si on abordait le sujet, c'était indiscret et grossier. Ses yeux noirs lançaient des éclairs, elle était vraiment en colère, très vite, on a évité.

Et quand, très tôt le matin, une voiture se garait sans bruit, qu'elle en sortait discrètement pour reparaître, mine de rien je gardais le secret pour moi.

On ne pouvait que faire confiance... Elle était très indépendante, mais elle savait où elle allait, et elle se débrouillait.

Ça allait. Toujours, ça allait.

Et quand ça n'avait pas été, on ne l'apprenait que bien plus tard, quand elle avait tout arrangé.

Elle aura 30 ans au printemps. On ne se voit pas très souvent, mais à chaque fois, je m'émerveille.

Elle est grande, mince mais solide, une silhouette bien charpentée. Sa démarche est très élégante, en même temps souple et décidée. Et quand je marche à ses côtés, je me redresse, lève la tête.

C'est une femme maintenant, une jeune femme libre et lumineuse. Avec ses yeux marrons très doux, son nez bien droit et décidé, sa bouche charnue et gourmande ; et une masse de boucles brunes indisciplinées, qui frisent autour de son long cou.

Elle me parle de son travail, de ses lectures, de fêtes, de spectacles, de rencontres...

Elle me raconte ses voyages, et me montre dans ces carnets, des dessins fins et délicats.

Elle est belle, elle est amoureuse, et elle veut bien que ça se sache.

Je la regarde et je m'étonne : Comment ? C'est moi qui ai fait ça ?

D'où lui est venue cette force, cette assurance, cette volonté, d'où lui vient cette indépendance ? Pas de moi, ça ne se peut pas. Mais de moi, qu'a-t-elle appris ?

Et d'où cette aptitude à vivre, cette fantaisie ?

Je la regarde, elle m'intimide. Elle est si savante, déjà. Elle est si sage, si réfléchie.

Je la regarde et je m'égare, au fond de ses yeux mordorés. Je me perds et je vagabonde jusqu'à il y a déjà longtemps, il y aura bientôt 30 ans, la première fois que je l'ai vue...

Six femmes des années soixante

Tout d'abord ; M^{me} S ; d'origine italienne ; une dame unique ; magique ; brillante comme un diamant. Mme S organisée ; ordonnée ; programmée comme un ordinateur pour orchestrer une famille nombreuse. Elle offrait sans compter son amour ; sa santé et son temps. Elle ouvrait sa fenêtre et tout en continuant son ouvrage ; écoutait ; et distribuait son amitié. M^{me} S était fière sans dominer ; libre sans en abuser ; exigeante mais reconnaissante ; généreuse mais savait compter sa monnaie ; honnête et tolérante. M^{me} S était dotée d'une force morale et physique sans égale et savait répondre avec vigueur mais sans heurt à toute injustice. Admirable de volonté ; de détermination ; élégante dans ses choix ; M^{me} S avait reçu l'intelligence du cœur. M^{me} S c'est la « Mama » qui manque à mon cœur vieillissant.

Ensuite ; M^{eille} M.... ; timide et réservée ; enrubannée d'une natte posée sur son crâne comme un nid d'hirondelle où un oisillon aurait pu s'y loger. M^{eille} M.... qui semblait aussi paniquée que moi devant mon incompréhension des mathématiques... non par ignorance ; mais elle était tellement désolée de me voir désemparée. Merci M^{eille} M.... mon hirondelle magique qui m'a prise sous son aile pour mon envol en mathématiques.

Ah voilà Madame T.... son look impeccable de femme respectée et respectable ; jupe plissée ; chemisier boutonné ; permanente impeccable ; Madame T.... a usé sa blouse amidonnée ; à faire de nous des jeunes filles éduquées ; éveillées ; éclairées ; sans aucune distinction de classe. Madame T.... et son missel grammatical. Elle nous l'a fait copier ; réciter ; disséquer ; rabâcher ; avaler et digérer et puis vous recommencez pour ne pas l'oublier... Il en fut de même pour toutes les matières ; c'était épuisant mais passionnant et nos esprits s'illuminaient à son rayonnement... Oh mille fois merci Madame T.... de ne pas avoir désespéré devant nos tête ébouriffées.

Je vois approcher M^{me} P... ; rien à dire sur son look passe-partout ; Mme P... était habitée et habillée par les sciences jusqu'au bout des ongles ; M^{me} P... ma « Marie Curie » ... ; qui enseignait son art avec fermeté et conviction. Les théorèmes c'était sa passion ; pas un jour sans une interrogation ; son obsession a gagné mon admiration. Merci M^{me} P... d'avoir fait de nous des moteurs dynamiques.

Ah ; M^{me} B... si belle et si douce avec son chignon natté harmonieux et élégant. M^{me} B... accueillante et bienveillante ; si grande de grâce et de bonté dans son minuscule tabac. M^{me} B... à qui je garde une reconnaissance éternelle d'avoir ouvert son débit ; un soir de désespoir ; à une petite fille tremblante et hésitante ; qui expliquait que maman avait oublié d'acheter les cigarettes de papa. Merci M^{me} B... d'avoir évité une révolution à la maison. M^{me} B... savez-vous que ce fut une révolution

quand votre chignon a disparu de mon horizon ? Dieu merci cela n'a rien enlevé à votre charme et votre beauté.

Ah M^{me} P blonde et fluette ; tendre et douce comme une mousseline ; une voix profonde et légère pointée d'un voile de mélancolie ; un regard sans fard puissant et envoûtant. Des éclats de rire sanglotants. Mme P présente et absente à la fois ; avec une démarche légère et silencieuse ; un peu comme une religieuse en prière. M^{me} P écoute les misères humaines et murmure ; Mon Dieu est-ce possible ? M^{me} P solitaire et lunaire enveloppe de tendresse ; M^{me} P Mme velours ; la louve souveraine du bar de mon quartier ; un havre de paix !

Et pour finir ; M^{elle} G ; mon mystère ; mon héroïne ; ma Jeanne d'Arc ; qui passe et disparaît aussi vite qu'un éclair. Melle G grande ; mince ; et fragile... qui tient comme étendard une pochette Hermès défraîchie ; et porte comme armure un tailleur Chanel démodé. M^{elle} G son combat ; sa bataille ; des tics nerveux étonnantes ; bruyants et envahissants. M^{elle} G un ange qui anime le paysage ou un mirage surprenant ; je ne sais pas. Chapeau bas M^{le} G pour votre dignité et votre lutte acharnée. M^{elle} G vous deviez avoir un cœur d'or.

Mesdames des années soixante comme c'est bouleversant de vous rencontrer à ma soixantaine !

Angelina

Il était une femme

Je vous revois, Madame.

Ultime journée au sein de l'établissement. Derrière vous une pyramide humaine entourée d'un cercle de spectateurs dont je fais partie.

Au fond sont alignées les fenêtres de la salle de sciences.

Oui, je vous revois avec vos cheveux châtaignes mi-longs et votre frange, donnant d'abord les directives aux gymnastes d'un jour et repoussant des mains les spectateurs qui s'approchent trop des élèves en équilibre.

Deux années. Seulement deux années avez-vous traversé ma vie de collégienne, mais votre présence laura marquée de son empreinte.

Avec vous je réussissais à dépasser ma timidité. C'est à cette étape de mon existence, je pense, que j'ai commencé à vouloir me dépasser physiquement.

Dans mon souvenir, vous faisiez preuve de justesse et de patience mais aussi d'une fermeté que votre accent de Valréas adoucissait si vous aviez à canaliser la fougue adolescente.

En l'ignorant, vous aurez modelé ma vie.

M'auriez-vous encouragée à suivre votre voie ?

Hélas, j'ai dû renoncer en 1980 à m'orienter comme vous l'avez fait vers le STAPS, puisque les débouchés étaient infimes.

Mais toute ma vie j'ai eu besoin d'être active physiquement et de me lancer des défis.

Les accidents de la vie sont des freins qui obligent à s'adapter, mais je n'ai jamais dérogé à ce besoin vital d'être en mouvement. Sans doute l'histoire familiale m'a-t-elle en partie transmis cet héritage, mais votre contact n'a fait que le nourrir.

Faire travailler corps et esprit pour se sentir vivant.

Merci, Michelle Brès.

Atelier d'écriture (portrait de femme - 22 novembre 2017) Christine Déry

« Solitude de femme »

Elle rit, elle veut le jour tenir en laisse,
En garder les nuances, en griller les instances
À pas menus, à geste choisis, à mot ténus
Muets presque, elle veut grapiller au temps
Des trésors de chaleur, des banquettes du métro
Aux reflets de la foule sur les vitrines abondantes.
Elle rit, elle danse aux accords d'une valse,
Elle quête du soleil l'énergie de paraître sereine,
Au pire, des bonheurs à temps partiel à emporter !
Mais surtout, visage, une main, un être à aimer...

Au-delà de la nuit et de ses profondes respirations,
Au-delà des labyrinthes de ronces acérées,
Elle passe, elle traverse en apnée des flots de pensées,
Des reflux de larmes contenues, des passions étouffées...
Parfois l'ombre de sa main agite des chimères
Parfois d'ocre et de sépia elle maquille ses colère
Elle obture ses sens à ce qui n'est pas vibrations de son être,
Et elle se love, fœtus en danger, au tréfonds de son âme...
Longtemps veille pour elle, au-delà de la nuit
Ce qui est encore une feuille d'or, un trésor,
Ce zeste de conscience qui éclaire l'avenir,
Cet ange gardien qui lui prépare de nouveaux matins...

Car elle sait la force de son sein ensemencé,

Car elle sait que le monde qu'elle porte sera loi,
Qu'elle en prend l'espace pour grandir l'univers,
Que rien jamais n'en saura tenir l'effervescence ;
Elle rit, mère, épouse, amante, unique et multiple à la fois,
Le bonheur sait être simple dès qu'il est partagé
Et les choix libérés, et les voies de la vie exaltées ;
Elle pleure, lacérée de crachats et d'ordures, soumise,
Hantée de martyrs et de viols, mutilée, souillée, niée,
Jouet sexuel, victime d'ancestrales coutumes, sans voix ;
Elle rit, ingénue aux nattes blondes et claires,
Aux cases de la marelle, elle danse en pointes et sautille,
Des garçons elle sait les pensées vagabondes, elle règne en halo de lumière ;
Elle pleure, de colère portée, pour passer les écueils,
Aux entrailles profondes de l'âme lui sourdent,
Feu, fer et foi qui transcendent ses forces assoupies ;
Elle rit à l'amour, à la vie, à l'éternité qui par elle respirent...
Qu'elle soit par Michel-Ange, Botero, Picasso ou Modigliani
Son image scintille, unique, ni meilleure, ni pire...

Solitude de femme dès l'aube du monde,
Gradiva, blessure amoureuse, Diane chasse sa proie,
L'une sait rendre l'autre fou et l'empoisonne,
L'emprisonne en filets de soie, « au calme aimant de ses bras »,
Venus antique, plantureuse promesse,
Agathe aux seins tranchés, de l'ombre vers la lumière,
Marie chantée en hymne acathiste, épouse inépousée qui ramène toutes choses à
l'essentiel, l'espérance,
Éternel sanglot de la mère pour son fils sacrifié,
Réjouis-toi...

Bernard Laureau (30 octobre 2017)

Marie-Claire

Elle s'appelle Marie-Claire, elle eut son heure de célébrité et fit la première page des quotidiens, la une des journaux télévisés et est retombée dans un anonymat salutaire, non sans avoir - sans le vouloir - bouleversé la vie de toutes les femmes. Car il y a un avant et un après procès de Bobigny.

Marie-Claire, c'est la jeune fille qui osa dire NON.

Violée à 17 ans par « un camarade de classe », Marie-Claire dit Non à cette grossesse non voulue, Non à la prise en charge de cet enfant par sa mère, comme celle-ci lui propose immédiatement. Marie-Claire veut poursuivre ses études et ne veut pas, pour elle, d'un avenir identique à la vie de sa mère qui élève seule 3 filles après que son compagnon les ait abandonnées. Elle ne veut pas, pour l'enfant, d'un placement à l'assistance publique.

Le gynécologue qui accepte de pratiquer l'avortement réclame une somme équivalent à 3 mois de salaire de la mère de Marie-Claire. Les collègues de la RATP, mises dans la confidence contactent une femme qui accepte d'intervenir.

Victime d'une hémorragie, conduite à la clinique, Marie-Claire est dénoncée par son violeur ! La mère de Marie-Claire contacte Gisèle Halimi.

Le procès de Bobigny, le 10 Octobre 1972 est un procès politique. Il ne s'agit pas de se poser en coupable, de demander pardon, d'implorer la clémence, mais d'instruire le procès de la Loi 1920, loi anachronique, loi inique, qui ne pénalise que les femmes trop pauvres pour se permettre le voyage libérateur en Grande-Bretagne ou aux Pays-Bas. J'admire Marie-Claire, jeune fille de 17 ans, inscrite dans un collège d'enseignement technique, qui ose dire NON. J'admire sa mère, à l'écoute, attentive, épaulant sa fille, cherchant pour elle la meilleure solution, la meilleure avocate. J'aime cette chaîne de solidarité, la fille et la mère, la mère et les collègues de travail - qui exigent, au procès, d'être également condamnées - J'aime la flamboyance et l'inflexibilité de Gisèle Halimi, qui, avec Simone de Beauvoir, Christiane Rochefort, Delphine Seyrig et... Jean Rostand, a créé l'association Choisir, au triple objectif : rendre la contraception libre et gratuite, obtenir la suppression des textes répressifs et relatifs à l'avortement, et défendre toute personne accusée d'avortement ou de complicité.

Je n'oublie pas les anonymes qui, dès 1973, créent le MLAC et, à Paris et en province, décident d'agir, s'initient à la technique d'avortement par aspiration dite méthode Karman, et pratiquent des interruptions de grossesse de moins en moins clandestines, jusqu'en 1975.

Tous ces refus de se soumettre, tous ces actes de résistance ont permis le vote de la Loi Veil, le 7 janvier 1975.

Que ce serait-il passé si Marie-Claire n'avait pas dit NON ?

Christine de Pisan

Je vous emmène au Moyen-Âge. C'est au travers de manuscrits enluminés, où elle s'est elle-même représentée, qu'on peut avoir un aperçu de son physique. Si je vous dis : « Christine de Pisan », vous comprendrez la difficulté d'une description précise. Ce manuscrit nous la montre élancée, taille fine, vêtue d'une robe bleue et sur la tête

d'une sorte de cornette blanche. On la voit à l'intérieur d'une maison - car portes et fenêtres sont dessinées - assise devant une table, crayon en main devant un livre ouvert.

Elle est née vers 1364 à Venise mais dès l'âge de 4 ans se retrouve à Paris, son père, célèbre professeur de médecine, ayant été appelé auprès de Charles V. Son enfance se passe à la cour du Roi. Son père encourage son penchant pour les études et les connaissances, mais selon la coutume lui impose à 15 ans un mari. Son mariage fut heureux mais ne dura que dix ans suite au décès subit de son mari. Veuve à 25 ans, contrairement aux usages, elle décide de ne pas se remarier et d'élever seule ses enfants. Elle choisit de vivre de sa plume. Elle est pour cela pionnière.

Ses écrits sont bien accueillis et lui valent la protection, après le décès de Charles V, du Duc de Berry et de Philippe le Hardi qui lui propose justement d'écrire la vie de son frère Charles V qu'elle a connu. Son portrait coïncide avec celui que font les historiens modernes.

Tout ses recueils plaident la cause des femmes. Elle fustige les termes du « Roman de la rose ».

Cette femme, que l'on dirait de nos jours féministe, a eu néanmoins, malgré le grand poids des coutumes, une certaine liberté qu'auraient aimé avoir les femmes asservies par le Code Civil Napoléon de 1804 au 13 juillet 1965.

Hommage à Virginia, femme écrivain

Virginia se tient comme à son habitude, la tête penchée, légèrement de profil.

Le visage qu'elle a longiligne est posé sur les doigts de sa main gauche, de longs doigts effilés soutenant la tempe, la paume légèrement ouverte vers l'extérieur, seule ouverture qu'elle semble concéder au monde. Les cheveux lisses qu'on imagine bruns sont tirés en arrière en un chignon volumineux sur la nuque. Elle porte une robe noire qui lui couvre les bras et tout le haut du corps, seul un petit col blanc égaye la photo noir et blanc ; Ses yeux, que j'imagine foncés, sont dirigés vers le bas et son regard profond semble se perdre au loin comme s'il évitait une réalité avec laquelle elle cherche à mettre de la distance. Mais Virginia ne regarde pas dans le lointain, Virginia regarde en soi-même et nous invite par la seule délicatesse de sa main ouverte à la rejoindre ; car il s'agit bien de cela, dans cette pause que l'on retrouve sur nombre de photos d'elle, d'une invitation à l'intériorité.

Le titre même du livre *Une chambre à soi* (*) sur la couverture duquel figure la photo décrite ici suggère l'intimité. Mais comme souvent chez Virginia, il existe une réalité cachée derrière les apparences. *Une chambre à soi* n'est pas la revendication pour les femmes d'un lieu d'intimité, où elles trouveraient là un havre de paix où se

reposer à l'abri de l'agitation de la famille et du monde. *Une chambre à soi* est un essai paru en 1929 qui fait suite à plusieurs conférences données en 1928 dans deux collèges de l'université de Cambridge, réservés aux femmes à l'époque. Cet essai pragmatique analyse les causes matérielles de la difficulté d'accès des femmes à l'éducation et à la création littéraire. Virginia affirme, dans ce livre, qu'une femme doit disposer « de quelque argent et d'une chambre à soi » si elle veut produire une œuvre romanesque. Virginia précise d'ailleurs à son propos en affirmant que deux éléments sont indispensables pour permettre à une femme d'accéder à la création « avoir une chambre à soi qu'elle peut fermer à clé afin de pouvoir écrire sans être dérangée par les membres de sa famille et disposer de 500 livres lui permettant de vivre sans soucis ». À l'époque où les femmes luttent pour obtenir le droit de vote, Virginia écrira même « de ces deux choses, le vote et l'argent, l'argent, je l'avoue, me sembla de beaucoup la plus importante. »

Virginia n'en sera pas moins une militante du droit de vote et plus globalement une féministe.

Là bien sûr ne se résume pas l'apport de Virginia. Sa contribution à la littérature est bien sûr essentielle.

Son écriture précise, ciselée, au plus proche de la vérité de soi explique qu'elle se voie qualifiée d'écrivain psychologique. Avec l'âge, la nécessité pour Virginia de ne pas se trahir n'aura de cesse de s'imposer. « Si vous ne dîtes pas la vérité sur vous-même, vous ne pouvez pas la dire sur d'autres » écrivait-elle. Cette exigence, transcendée dans l'écriture, fut pour Virginia une nécessité pour exister comme femme vivante.

Ses écrits révèlent un auteur faisant preuve d'une créativité exceptionnelle en ce début de XX^e siècle, à ce jour difficilement égalée ; Les qualificatifs les plus élogieux décrivent son travail : « créativité d'avant-garde » « auteur moderniste » « qui a produit de sublimes inventions narratives » « écrivain de génie » ; avec le temps, ce travail d'écriture puise dans les blessures intimes pour se muer en littérature d'exception qui l'épuisera et ne sera pas sans conséquences, sur son équilibre personnel et mental.

Virginia demeure d'une grande modernité. Ses écrits magnifiquement sensibles, légers, profonds, résonnent aujourd'hui encore, en moi, comme en nombre de femmes.

La douce mélancolie qui émane de son visage et son regard constituent, non seulement une invitation à la lecture mais une invitation à l'écriture. Virginia, notre compagne.

(*) Une chambre à soi - Virginia WOOLF

Une femme

Jeune, les cheveux longs, adossée à un mur ensoleillé, c'est ainsi qu'elle apparaît sur la photo de la couverture du gros volume Quarto qui réunit certaines de ses œuvres. Elle a le regard dirigé vers l'avenir et un demi-sourire aux lèvres. Cet avenir est devenu le passé... Que de chemin parcouru pour se libérer des multiples chaînes et entraves qui sont le lot des femmes de sa génération et encore très largement des suivantes ! Son projet très ambitieux, est, comme l'indique le titre du livre, d' Écrire la vie. Elle explique qu'elle n'a pas cherché à raconter sa propre vie mais à l'utiliser comme matériau, à se servir des événements qu'elle a traversés pour en retirer ce qu'ils ont d'universel, de commun à ses contemporains, surtout ses contemporaines, ce en quoi chacun(e) peut se retrouver à un moment ou à un autre.

C'est ainsi que son écriture sobre nous dévoile le poids des conventions sociales, si lourd dans l'enfance, qui désigne à chaque individu une place dans la société, place à laquelle il est tenu de se conformer. L'accès à la connaissance lui a donné le pouvoir de s'en émanciper mais le prix à payer est particulièrement lourd quand on est une femme de la deuxième moitié du vingtième siècle. Son oeuvre brosse le portrait de la dure condition féminine et nous livre une réflexion sur les rapports entre les hommes et les femmes, le mariage, si difficile à rompre, l'avortement où l'on risquait sa vie entre les mains des faiseuses d'anges si l'on n'avait pas les moyens de s'offrir un voyage à l'étranger. Les rapports de classes sont aussi très présents, ainsi que l'inconfort qui est le sien d'être d'une certaine manière un transfuge de sa propre classe.

Ses livres décrivent la vie telle qu'elle s'est présentée aux individus et transformée au cours des dernières décennies, plus finement que ne sauraient le faire les ouvrages de sociologie ; il n'y est pas question de statistiques mais d'humain tout simplement. On y sent les espoirs, les révoltes, les bonheurs, et les malheurs de sa génération. Elle a eu le courage de dire l'indicible et de briser les tabous, et c'est pour cela que j'admire Annie Ernaux.

E.D

Wangari Maathai

Elle s'appelle Wangari Maathai. Son nom résonne comme un cri de guerre. Et elle a mené une guerre. Une guerre pacifiste pourtant, contre l'immobilisme, les préjugés, l'ignorance, le pouvoir autoritaire. Dans son pays, le Kenya. Elle a planté des arbres et convaincu les femmes kenyanes de participer au reboisement du pays et ainsi contribuer à reconstituer la ceinture verte de l'Afrique.

Les colons anglais, pour accroître leurs plantations de théiers et cafériers, avaient pratiqué un déboisement systématique, poursuivi par les kenyans, après l'indépendance. La désertification appauvrisait à la fois les sols et les hommes. Il fallait réagir. Wangari l'a fait. En initiant le Green Belt Movement, en 1977, elle a permis aux femmes partenaires de se constituer un petit capital, et ainsi, de s'émanciper de la tutelle masculine. En 2004, le Prix Nobel de la Paix lui a été attribué, récompensant son action « en faveur du développement durable, de la démocratie et de la paix ».

Sa vie débute comme un conte de fées. Petite fille pauvre née en 1940 au centre du Kenya, son avenir est tout tracé : seconder sa mère dans les corvées domestiques, chercher l'eau, le bois pour le feu, s'occuper du potager, cuisiner, surveiller les plus jeunes enfants. Mais de bonnes fées veillent. En acceptant qu'elle soit scolarisée plutôt que confinée à la maison, la mère de Wangari est la première bonne fée. Les secondes sont les religieuses irlandaises dirigeant l'établissement où elle obtient son bac en 1959. La troisième s'appelle... John Fitzgerald Kennedy, qui, à la veille d'être élu président, invite 600 jeunes kenyans, dont Wangari, à suivre un cursus universitaire aux États-Unis.

Étudiante au Kansas au début des années 60, elle découvre la situation des noirs américains alors que débute le mouvement des droits civiques.

De retour dans son pays, Wangari - première femme ayant obtenu un doctorat de Sciences en Afrique de l'Est - enseigne à l'université, se présente, 3 fois sans succès à la députation, s'oppose au Président Daniel Arap Moi, connaît la prison, milite au sein du Mouvement de la Ceinture Verte, violemment réprimé, crée le Parti Vert : Mazingira, entre au gouvernement de Mwai Kibaki, en charge de l'environnement en 2002. Elle meurt en 2011, mais la Ceinture Verte dont elle a planté les premiers arbres ne cesse de se développer

Comment ne pas être subjuguée par l'énergie et la détermination de cette femme au parcours stupéfiant ? La chance est impuissante à expliquer son itinéraire. Elle eut très tôt la conviction que les problèmes environnementaux et sociaux sont liés et qu'il convient de les affronter collectivement et pacifiquement. Peut-être est-ce pour cela que les photos la montrent sereine et souriante ?

Christine Théodon - Atelier d'écriture novembre 2017

Portrait de femme

Vous étiez d'origine juive. Vous avez commencé votre vie dans l'horreur.
Heureusement dès votre plus jeune âge vous étiez combative. À seize ans seulement

vous avez subi avec les membres de votre famille une des plus horribles périodes de la guerre : la déportation. Dans cette terrible épreuve, vous y avez puisé une incroyable énergie. Vous avez mené un inimaginable combat contre la mort, celui-ci vous a forgé un tempérament de lutteuse. Votre large front, vos yeux bleu profond, et surtout votre regard déterminé était impressionnant. Survivante de l'horreur, vous n'aviez plus peur de rien. Vous étiez une européenne convaincue et vous avez lutté toute votre vie pour vos convictions, elles ont suscité l'admiration. En 1974, vous êtes rentrée au gouvernement de Jacques Chirac, et le président Giscard d'Estaing vous a nommée Ministre de la santé. Vous avez saisi l'occasion pour affronter un autre combat : porter devant l'Assemblée Nationale un projet de loi légalisant l'avortement. Vous avez défendu sa législation. Seule face à la haine, aux coups bas de vos opposants, vous n'avez pas reculé. Après un discours historique, malgré une majorité divisée, votre loi est votée le 29 novembre 1974 et entrée en vigueur en 1975. Ce nouveau combat vous a apporté une grande popularité.

Madame Veil vous avez été une femme exemplaire, exceptionnelle, une figure emblématique, par vos combats, votre courage et votre droiture. Malgré la calomnie, les courriers antisémites et les insultes de la rue, vous êtes restée toujours debout faisant face à vos adversaires. Vous étiez et resterez à jamais une véritable icône de la lutte pour les droits de la femme.

Vous avez mérité hautement une place au Panthéon, car il n'y a pas que les grands hommes à mettre à l'honneur mais de grandes femmes et vous en êtes un des plus beaux exemples. Au nom de toutes les femmes, Madame Veil merci pour tout ce que vous avez fait pour elles !

Jocelyne-21 novembre 2017

Portrait de Marie

Dire oui à l'archange Gabriel venu la visiter, voilà ce qui va bouleverser la vie de cette vierge sage, fille de Joachim et Anne promise à Joseph de la maison de David. Joseph faillit la répudier, un ange apparu en songe le remit dans les chemins des desseins de Dieu.

Accoucher dans une étable, fuir en Égypte, éléver un bambin qui va précocement tenir tête aux docteurs de la loi, rester au temple alors que ses parents sont déjà sur la route et s'inquiètent, les obligeant à le tancer, n'est pas de tout repos.

Suivront quelques années dans un serein anonymat avant que ce fils extraordinaire mène une vie publique : messager de Dieu et Dieu lui-même, rassembleur de foules et faiseur de miracles, bousculant les traditions et la religion juive. Le christianisme naît. Marie le suit sur les routes poussiéreuses de Palestine jusqu'au pied de la croix où

Jésus la confie à Jean.

La mère de Dieu ne meurt pas, elle s'endort puis monte aux cieux, c'est l'Assomption. La décrire est impossible tant elle est représentée à toutes les époques et dans toutes les formes d'art, même dans les produits dérivés les plus inattendus.

C'est une icône idéalisée, vénérée, dont les représentations sont fruits de l'imagination des artistes, seuls les voyants l'ont décrite, sans préciser ses traits. Elle apparaît jeune, un visage d'une grande douceur, souffrant parfois, une voix douce.

À Lourdes ou à Fatima, à des enfants jeunes et ignorants elle apparaît plusieurs fois. La Vierge les rassure, leur donne des rendez-vous, délivre des messages, exhorte à prier pour la paix, le monde.

Là où elle est venue, des milliers de pèlerins affluent, implorent, remercient, prient. Ce choix saugrenu et incompréhensible pour certains, je l'explique difficilement, Marie est dans ma vie un havre de confiance et de paix. Connaissez-vous une personne si universellement connue, représentée, vénérée, depuis des siècles ?

H-V

Écoutez-voir

Tournez cette page et vous trouverez de-ci de-là
des voix et des visages

NOUVELLE COLLECTION









PELAZ
tène de vie
quête s'est
aines suis-
tion, sur
natre
et son
signe
son les
sur le

an
pante
des facte
tic comme L...
leur de grande
taille ou qui s'est propagée aux
ganglions.
Sur les 1 207 participantes,
333
ont tombées enceintes dans une
période médiane de 2,4 ans après le
diagnostic, a précisé le Dr Lambert
il.
Aucune différence n'a été constatée
dans le taux de rechute et de survie
entre celles qui ont eu un enfant
les autres au cours d'une période
suivi de dix ans.
La moitié des inceintes

angres mondial d'oncologie de Chicago, l'efficacité de la thérapie hormonale au traitement standard contre l'agressivité de la prostate a réduit jusqu'à 38 % le risque de récidive dans les deux ans suivants. Cependant, la thérapie hormonale n'a pas été efficace pour tous les patients, et les auteurs ont donc étudié la réponse à la nouvelle molécule, l'abiraterone (Zytiga), combinée au prémédrol, la thérapie standard. Les résultats montrent que l'abiraterone a une meilleure efficacité pour les hommes venant d'être diagnostiqués avec une tumeur cancéreuse de la prostate ayant fait des métastases, par rapport à la thérapie standard de 18 mois (de 14,8 à 25 mois) la progression de la maladie a été retardée de 18 mois. Ces résultats sont en accord avec les résultats des études cliniques menées par d'autres équipes, mais il est difficile de déterminer si l'abiraterone peut également aider les hommes dont la tumeur n'a pas encore atteint les ganglions lymphatiques, selon

Écoute 1

- 01 - Du sucre, des arbres, des enfants, une winchester
- 02 - Un hommage, une pédagogue
- 03 - Une maîtresse, un quartier, autrefois
- 04 - Les femmes de Christiane
- 05 - Nathalie et la coiffeuse
- 06 - En chantant
- 07 - Sœur
- 08 - Terre entière, maison, révolution
- 09 - Avec Dolto
- 10 - Hussarde de la République



Avec votre téléphone intelligent, scannez le QR Code
et découvrez des voix sur une page SoundCloud

<https://soundcloud.com/user-425540944>



107 PORTRAITS

76 TÉMOIGNAGES









Avec votre téléphone intelligent, scannez le QR Code
et découvrez des voix sur une page SoundCloud

<https://soundcloud.com/user-425540944>



Écoute 2

- 01 - L'aventurière
- 02 - Les pionnières
- 03 - La sorcière







Envie de faire ?

Tournez cette page si vous avez envie
de ne pas faire comme nous

Copier-coller ou inventer ?

Par Mikaël Fauvel Directeur de la MJC André Malraux de Montbard

Au collège, en 4^e, j'ai choisi de faire latin.

Je crois que j'ai fait latin pour de mauvaises raisons, notamment celle de croire que j'allais appartenir à une sorte « d'élite ».

Vous savez celle des intellos, des sérieux, des sages. Celle de ceux qui ont toujours des bonnes notes et qui sont tant aimés par les profs. Profs qui s'appuient sur eux pour démontrer aux autres, les nuls, l'intérêt, la richesse, la pertinence de leurs cours et de leur matière, qu'ils connaissent sur le bout des doigts, et surtout l'importance d'apprendre ses leçons.

Bref, j'avais très envie d'y appartenir à cette élite. Peut-être pour échapper à la case dans laquelle on m'avait mis ou celle où je m'étais mis tout seul, finalement. Peut-être aussi parce que la connaissance et la culture me fascinaient déjà, ce qui me mettait en porte-à-faux de mes amis et de ma famille, puisqu'il n'y avait que peu de livres chez moi (et peu de transmission, ou sur des choses qui ne m'intéressaient pas), que les sorties culturelles n'existaient quasiment pas, qu'il n'y avait surtout que la télé (avec laquelle j'ai vite rompu).

En latin, comme dans toutes les matières, notamment les langues, il fallait apprendre ses leçons : du vocabulaire et les fameuses déclinaisons. Vous savez (ou pas, d'ailleurs) rosa, rosae, rosas, rosarum, rosis, etc. Connaître ses déclinaisons était essentiel pour les traductions. Le latin est une langue morte, c'est-à-dire qu'elle n'est plus parlée. C'est intéressant cette question de langue morte. Ne plus parler à quelqu'un ou de quelque chose est-ce un laissez-mourir (comme un laissez-passé au-delà) ? Une forme de résignation ? Pourquoi à un moment ne résiste-t-on pas ? Pourquoi laissons-nous mourir, laissons-nous passer ou laissons-nous faire ?

Moi, je n'aimais pas apprendre les choses par cœur. J'ai toujours préféré « faire » et « inventer ». Apprendre ses leçons c'était une perte de temps sur l'amusement et l'imaginaire. Or le problème, c'est que je n'aimais pas non plus l'idée d'être un nul parmi cette « élite » choisie. Dans d'autres matières, « non choisies », je l'assumais, mais là, non !

Alors pour ne pas être le nul, je trichais. Et j'avais trouvé un truc imparable. En deux ans, je ne me suis jamais fait attraper ! Aujourd'hui, je me dis que Monsieur Fichou, mon prof, devait le savoir. Il devait s'en douter c'est certain ! Pourtant, il me laissait

faire. Peut-être avait-il compris mon manque de confiance en moi, mes freins et autres contradictions ? Mais sa stratégie n'était peut-être pas si mauvaise que ça car, vous le croirez ou non, ces bonnes notes me donnaient envie de travailler et m'ont permis de m'associer avec ceux qui travaillaient vraiment pour faire des exposés devant la classe, ou pour réussir mes traductions.

Aujourd'hui, je me dis que c'était une erreur, que je n'aurais pas dû tricher, que le temps passé à tricher (eh oui, il faut les construire les stratagèmes pour ne pas se faire prendre) correspondait largement au temps qu'il m'aurait fallu pour les apprendre, ces déclinaisons... Toutefois je résistais, pas encore conscient des schémas qui se mettent en place plus ou moins inconsciemment et de l'intérêt de lutter avec et pour soi-même...

Tout cela pour vous dire que pour réaliser une résidence artistique de territoire sur la question et la place des femmes - puisque c'est l'idée de cette partie « méthodologique » - ne copiez pas ! Inventez !

Inventez votre propre résidence artistique de territoire ou tout autre projet d'ailleurs. Inventez-la à plusieurs, dans l'écoute et le dialogue. Fabriquez vos propres projets avec le cœur (et non par cœur), avec envie et dans le cadre d'un projet de développement social, culturel et local comme celui-ci, parce qu'il y a un intérêt (général) ! Ici, celui de favoriser une prise de conscience quant au constat partagé d'une précarisation des femmes, notamment des jeunes femmes. Autrement dit d'une dégradation de la condition féminine. Car sans prise de conscience, pas d'appropriation locale par les citoyen(ne)s, élu(e)s, institutions et acteurs locaux. Ce qui réduit considérablement les chances de transformation individuelle et collective et donc de changement. En effet, comment résister ou lutter individuellement ou collectivement si on n'a pas connaissance du problème, et sans source d'inspiration, sans rêve ou sans vision utopiste? Pour nous, donc, les deux principaux enjeux d'une telle action sont au moins ceux-ci : rendre visible le problème et montrer à voir ce que des gens ont fait pour lutter, pour faire évoluer les mentalités, changer les choses. C'est notre pari pour aller vers plus de visibilité des femmes dans l'espace public, vers une vraie égalité femme-homme à la maison ou au travail et, par extension, vers une vraie sortie du patriarcat et de la domination masculine. Mais aussi vers des politiques jeunesse plus ambitieuses, un meilleur accès à l'éducation, à la formation, aux loisirs et à la culture pour les femmes, et plus largement pour tous.

Cependant, une fois dit cela, méthodologiquement on n'a pas dit grand-chose ! Nous pouvons sûrement vous donner quelques éléments qui ne seront pas totalement la recette, seulement quelques ingrédients (et puis on peut aussi en parler de vive voix). Car c'est peut-être là la chose essentielle, la présence, la rencontre, l'envie de

travailler avec l'autre, qui passe par l'échange, le partage, le lien - ce qui implique de faire un effort d'écoute et de compréhension des attentes, des objectifs, des enjeux des uns et des autres - et peut-être aussi la volonté de créer quelque chose de commun, comme une histoire que l'on pourrait raconter ensemble une fois le projet terminé.

La première chose, donc, et sûrement la plus importante, c'est d'avoir le souci que chaque partie prenante s'y retrouve (participant(e)s à l'action également), de sorte que le travail collectif apparaisse comme un gain, non seulement pour l'avancée du projet commun mais aussi pour chacun(e). (Ce n'est pas de moi, mais d'un outil que j'aime bien : *Mon Carnet-métier : petit guide pour contribuer à l'évolution du développement territorial*, IR-DSU, 2014).

C'est peut-être aussi de manière générale et sans chronologie ceci :

- **Une envie commune et collective** (deux, trois, quatre, mille « acteurs » qui ont vraiment envie de travailler ensemble (de créer du commun), et qui sont surtout complémentaires, c'est-à-dire qui ont des connaissances, des compétences, des pratiques et un réseau différents - pour une action la plus large possible). Pour aller plus loin on pourra s'intéresser à la théorie de l'acteur-réseau développée par Callon et Latour, à la sociologie de l'innovation - *Agir dans un monde incertain* de Callon, Lascoumes et Barthes, mais aussi celles des organisations ou encore à *L'anthropologie du projet* de Boutinet, par exemple.

- **De la connaissance partagée de ce territoire et de ses habitants**, c'est-à-dire des données, des faits, des analyses sur lesquels tout le monde est à peu près d'accord (qui vont permettre d'extraire des problématiques ou des thèmes). Par exemple, la question de la précarité des femmes et de la dégradation de la condition féminine est une réalité dans les chiffres, mais aussi une réalité constatée par les acteurs sociaux locaux. Même s'il faut toujours réactualiser ce type d'information, le fait qu'elle soit réelle et partagée permet de mobiliser et de déclencher une action, surtout quand le contexte global y est également favorable (en sciences politiques c'est ce que l'on appelle des fenêtres d'opportunité - « policy window », selon le modèle de John W. Kingdon).

- **De la communication**, il faut parler, s'écouter, c'est aussi faire confiance à l'autre et avoir confiance en soi.

- **Faire l'expérience de l'expérimentation et de l'évaluation**, c'est bien sûr tester de nouvelles choses, mais c'est aussi faire des retours d'expériences et évaluer l'action. Du début à la fin, il faut savoir continuer à agir, mais aussi se poser, prendre du recul, analyser ce qui a fonctionné et ce qui n'a pas fonctionné en toute objectivité et le cas échéant, réagir. On peut s'intéresser sur ce point à la notion d'iterativité ou de cycles des projets ou actions.

Et puis plus spécifiquement pour une résidence artistique de territoire comme celle que nous avons mise en place, ces quelques points de vigilance :

● **Avoir la volonté de créer avec les gens, c'est-à-dire leur laisser la réelle possibilité de s'exprimer - de là d'où ils viennent** - avec leurs propres

représentations du monde. C'est « ne pas juger » et avoir confiance aux capacités de chacun à s'exprimer ; qui peut passer parfois par des « entrées » qui « parlent », pour enclencher du désir. On peut aussi utiliser des « figures ». Dans notre cas, Calamity Jane était une figure intéressante car très populaire, ayant une place importante dans l'imaginaire collectif quant à l'émancipation des femmes, à la fois rassurante et source d'inspiration.

Sur ce point, il faut être vigilant à ce que Pierre Bourdieu appelle la « violence symbolique », c'est-à-dire au mécanisme de domination sociale où des groupes sociaux imposent aux autres des choix, des opinions, des comportements en les faisant passer pour légitimes ou universels alors qu'ils sont situés socialement. Pour nous, l'Art et la Culture sont avant tout des vecteurs de lien qui doivent permettre de structurer le tissu social par des formes d'expression les plus libres possibles. Ce ne sont pas des instruments supplémentaires de domination.

● **À l'inverse, il faut faire attention à ne pas instrumentaliser l'art ou les artistes :**

l'artiste n'est pas un intervenant social, et même si à l'occasion de cette résidence, il sera à la fois co-constructeur et animateur du dispositif, collecteur de témoignages, animateur d'ateliers pédagogiques, l'important c'est qu'il reste artiste, en d'autres termes une personne qui est capable de poser un regard critique, poétique, philosophique, politique, sensible, esthétique, artistique sur ce qui est en train de se passer collectivement et sur le thème abordé. Il est donc important de connaître son travail, sa vision en tant qu'artiste - c'est-à-dire de là où il s'exprime - tout en étant clairs sur ce que vous attendez de lui, donc des enjeux et des objectifs du projet. C'est un dialogue permanent pour que chacun garde autonomie et indépendance, et c'est là aussi où c'est un travail exigeant ! Sur ce point, on pourra par exemple s'intéresser à cet article *Les projets artistiques et culturels de territoire. Sens et enjeux d'un nouvel instrument d'action publique* de Chloé Langeard, informations sociales, 2015/4 (n°190).

MJC André Malraux de Montbard

Créée en 1964, par des habitants soutenus par les élus de la ville de Montbard, la MJC André Malraux a, depuis, tenté de répondre aux attentes socio-éducatives et culturelles des Montbardois mais aussi de susciter l'envie, des jeunes comme des plus vieux. Cela grâce à ses bénévoles convaincus, à une équipe de salarié(e)s engagé(e)s et grâce à l'aide financière et technique de ses partenaires, notamment celle de la Ville de Montbard.

Centre Social de 1998 à 2014, agréée Jeunesse Éducation Populaire depuis 2004, elle a obtenu en mai 2018 l'agrément Espace de Vie Sociale de la CAF de Côte-d'Or dans une perspective d'animation sociale et culturelle du territoire du Montbardois.

De nombreuses activités ou actions existent, s'élaborent ou se réinventent comme la prochaine Résidence Artistique de Territoire « À propos des femmes et du travail », la Carnavalcade #2020, le Bar associatif ou le Bar des Sciences, pour les plus récentes. Et d'autres encore sont à inventer avec celles et ceux qui le souhaiteraient. **C'est finalement un grand atelier à vocation collective et à taille humaine cette MJC.** Mais c'est aussi **une maison**, un espace de rassemblement, d'union, de rencontre, d'échange et de partage, ça c'est sûr !

C'est un lieu où l'on est accueilli du mieux possible et où l'on discute, où l'on mange, où l'on fait, où l'on fête, lit, fabrique, construit, danse, glande, déconstruit, apprend, joue la comédie, débat, se croise, s'amuse, s'écoute, joue, transmet, rit, s'engueule, créé, s'aime, chante, tâtonne, pleure, se plante et où l'on travaille aussi. Quelle est la chose qu'on n'y fait pas finalement ? Dormir peut-être...

Bref, c'est un endroit où plusieurs centaines de personnes passent chaque année et où finalement une bonne poignée n'a pas vraiment envie de se satisfaire de ce qu'on lui propose. Alors ces personnes font. Elles font pour elles, mais aussi pour les autres et le plus souvent avec d'autres. Et l'autre, c'est souvent vous !

La Compagnie Les Os bleus

La Compagnie Les Os bleus est née en Bourgogne où elle souhaite grandir en portant son univers sensible et poétique.

En octobre 2005, ses premiers mots se réfèrent à Antoine Vitez : « Un théâtre élitaire pour tous », sa famille est issue de l'éducation populaire et militante.

Entre 2005 et 2009, entre spectacles (« Je suis un ours », « Calamity Jane, lettres à

sa fille », « Contes pour un été », « Par la fenêtre ») et ateliers, la compagnie se fait et se défait autour d'un noyau : Anne Deniau et Armelle Philip Brognoli.

En 2010, la compagnie se met en veilleuse.

En 2012, une nouvelle famille se forme autour : les membres du bureau sont des acteurs de la vie culturelle locale et Les Os bleus accueille Adeline Piovoso, plasticienne qui s'attelle aussi à la diffusion.

Un blog (Le Roman de B et P), une grande marionnette mobile en grillage (Le Grand Gris), la reprise de « Je suis un ours », l'installation plastique et sonore de « Roger le facteur » et un spectacle très jeune public « Des deux mains » sont les premiers chantiers.

« Pour la vie - lettres à des morts- » et sept tours de contes plus tard, on est en 2017. Nous travaillons sur le projet « Femmes Phares » et reprenons « Calamity Jane, lettres à sa fille ».

En 2018, l'ours fait ses dernières apparitions et prend sa retraite, et nous relançons « HANGAR », deuxième volet de la trilogie « Les décalés » et terminons un spectacle tout public « Le Monstre du dimanche » qui parle de la vie d'une enfant changeant chaque semaine de maison.

2019 verra la création de « HANGAR » et la première de « Le monstre du dimanche ».

Nous travaillons principalement sur des textes non théâtraux, avec des matériaux pauvres, de la sincérité, et toute la poésie que nous trouvons autour de nous.

La Minoterie

La Minoterie abrite un pôle de création jeune public et d'éducation artistique dirigé par la compagnie de théâtre l'Artifice. Son programme est imaginé et porté par un directeur artistique, entouré d'une équipe spécialisée dans le champ du « jeune public ». De nombreux partenariats, avec des structures publiques et privées, contribuent à enrichir le lieu et son projet. **Son projet consiste à faire se rencontrer des artistes au travail, des publics petits et grands et des professionnels de l'enfance, de la jeunesse, de l'éducation, de la santé ou de la justice.** C'est un lieu d'accueil et d'accompagnement à l'année pour les artistes qui dédient leur travail aux publics jeunes, pour les professionnels préoccupés par la création jeune public et l'éducation artistique et **un lieu ouvert à tous** : familles, écoles, groupes, entreprises ou individuels.



Les Os bleus



Nous remercions chaleureusement TOUTES les personnes, institutions et associations qui se sont investies avec nous pendant cette résidence.

Merci

ISABELLE et ISABELLE, CHRISTELLE, CHIRAZ, AGATHE, SAMUEL, ASTRID, BRUNO, SKENDER, ANGE, YVON, AGNES, ROLAND, CHRISTIANE, et CHRISTIANE, LAURENCE, JOCELYNE, CATHERINE, LAETITIA, VALERIA, CAÏLAN, SOPHIE, ELIANE, NICOLAS et NICOLAS, MATHIEU, ALEXANDRE, BERNARD, MARIE, APOLLINE, REBECCA, LUCIE, BERNADETTE, KRISTEL, CLEMENT, QUENTIN, ANTHONY, CHRISTIAN et CHRISTIAN, MICHELLE, JEAN-FRANÇOIS, BÉNÉDICTE, CHRISTINE et CHRISTINE, HÉLÈNE, MANU, NATHALIE, SOPHIE et sa classe de CM2 et SOPHIE, ANNE-LAURE et sa classe de CM2, DENISE, MARIE-LAURE, THOMAS, SYLVAIN, YOANN, CLAUDINE, ANGEL, MYLÈNE, MAUD...

Merci

La Minoterie, La Ménagerie du 27, La bibliothèque Jacques Prévert (merci à Eliane Brodziki directrice, à toute l'équipe de bibliothécaires, aux participants de l'atelier d'écriture, à la ludothèque et sa directrice Laëtitia Rusak), l'Association Au Coin du Feu, la Menuiserie Jourdan, le Bistrot d'Anatole et Arthémis, l'atelier FLE et tous les bénévoles, le Fab Lab de l'Auxois, l'association FETE, Femmes Solidaires de Côte d'Or, le Centre Audiovisuel Simone de Beauvoir, la MJC Montchapet de Dijon, Le Collège Louis Pasteur, l'école Paul Langevin de Montbard, l'école élémentaire de Courcelles-lès-Montbard, la DRAC Bourgogne-Franche-Comté et Yannick Caurel.

Nous remercions nos partenaires :



Cité de Buffon



Caf de la Côte d'Or



Direction Départementale
de la Cohésion Sociale
Côte D'Or



Préfet de la Région
Bourgogne Franche-Comté



FEMMES PHARES

Ce livre est le témoignage parcellaire de la résidence de territoire Femmes Phares. Nous, la MJC de Montbard et la Compagnie Les Os bleus, avons imaginé ce recueil pour garder une trace. Isabelle Galmiche, déléguée départementale au droit des femmes et à l'égalité femmes-hommes (21) et la graphiste Rochana Hachem (HM Communication) nous ont permis de le réaliser.